

LES ATROCITES COMMISSES AU BANEL

Les relations qui suivent ont été enregistrées par les polices belges en vue du procès intenté aux membres de la Sipo d'Arlon devant le Conseil de guerre de Liège (1) sauf celles de Maurice Lejeune et de Marcel Renauld qui ont été remises à Jules Husson, frère de Adelin, après la Libération.(2)

Ce sont celles des victimes rescapées du massacre, donc des seules personnes parlant en connaissance de cause.

On y relèvera peut-être quelques contradictions; n'est-ce pas chose courante dans les récits des témoins oculaires (sur la bonne foi desquels on est d'accord) qui narrent les mêmes événements.

1. L'abbé Roland FONTAINE (3)

Le dimanche 18 juin, retenu contre mon gré à Laiche, je ne me mis en route que vers 8 heures, accompagné de Aimé HOULMONT, sergent spécialiste radio, pour gagner le maquis. Nous avons pris le chemin dit des "dimanches", c'est-à-dire un raccourci à travers champs qu'on utilisait le dimanche seulement ou la nuit parce qu'à ces moments-là on ne risquait pas de provoquer la curiosité des gens, personne n'étant dans les champs. Rien ne paraissait anormal; cependant, au moment de traverser la grand'route Sedan-Florenville pour nous engager dans le chemin bordé de sorbiers, en direction de la Haute Borne, je vis un garde-forestier allemand qui traversait un seigle et marchait

(1) Documentation Auditorat général. Conseil de guerre de Liège.
Sipo d'Arlon. Carton IV.

(2) Musée royal de l'Armée. Willems de Laddersous. A 53/2. Farde XXXIX.

(3) Doc. Audit. Mil. IV. sous-farde X 1/1. pièce n° 8. Mémoire du 24 mars 1947, 24 feuillets. Son contenu est repris, en résumé, dans un Pro Justitia de 7 pages : déclaration de l'abbé FONTAINE au commissaire principal de la Sûreté à Arlon, WIRTZ, le 13 février 1947.

vers le Banel. Pour l'éviter, au lieu de suivre cette voie, nous reprîmes la route vers Florenville, et, délaissant le premier chemin à notre droite (Hauteur St Jean - Maison Busch) où l'Allemand pouvait encore nous voir et nous surveiller, nous nous engageâmes dans le second chemin, légèrement encaissé, suffisamment pour n'être plus en vue, à 200 mètres environ après la maison de la "Hauteur St Jean" et qui aboutit en lisière du Bois du Beau-Ban, quelques centaines de mètres avant le carrefour de la Croix "Jean Laval". C'est en débouchant de ce chemin, entre le Beau Ban et le Banel que nous fûmes cernés de toute part par des soldats allemands qui se dissimulaient dans les broussailles et faits prisonniers; il pouvait être à ce moment 9 heures du matin. Le Feldwebel de la Feldgendarmerie de Charleville se trouvait auprès de la cuisine roulante installée à proximité du "chemin vert"; il accourut me reconnaître, ainsi que je l'ai relaté, puis je fus escorté en dehors du bois et obligé à me coucher dans un champ de seigle que je vis alors infesté d'Allemands. C'est de cet endroit que j'ai entendu une vive fusillade semblant venir du maquis et un tir de mortiers que je ^{ne} pouvais localiser; je pensais que Georges et ses hommes étaient au contact avec les Allemands. Après être resté environ une demi-heure dans le seigle, je fus emmené avec mon compagnon vers la "Hauteur St Jean"; une voiture amphibie nous attendait sur la route pour nous conduire d'abord vers une sorte de poste de police dissimulé à l'entrée du chemin des sorbiers et de là à la "Croix Jean Laval" (pendant que j'étais couché dans le seigle, j'ai profité pour enterrer sous moi certains documents qui me restaient encore, car nous n'avions pas encore été fouillés. Ces documents ont été retrouvés après la libération et déterrés en présence de Jacqueline Ezannic et Mr Odon Mennier, ils étaient précisément dans une terre lui appartenant.) Pendant le trajet, j'ai remarqué une batterie de mortiers de 81 type "Brandt-Stokes, installée face à la Croix Jean Laval, à une centaine de mètres d'elle, sur le chemin qui descend de la "Hauteur St Jean". Je pense que c'est cette batterie qui avait tiré et pour prendre à partie vraisemblablement le groupe de Buchy, puisqu'on a pu constater que les Allemands n'avaient utilisé des projectiles d'artillerie que contre cet emplacement. De l'endroit où mes gardiens me firent

encore coucher, je voyais des civils, également couchés, dans une sorte d'enclos fermé de haies en bordure de la route Florenville - le Banel, dans le coude face à la patte d'oie d'où part le chemin qui rejoint la "Barrière Busch". Je n'ai pas pu distinguer quelles étaient ces personnes, mais je puis supposer qu'il s'agissait des quatre jeunes gens de Buchy, car ayant été dirigé sur le fortin du Paquis de Frappant, pour y subir un interrogatoire d'identité, je fus ramené environ une heure après à la même place, pendant que mes gardiens allaient prendre le repas de midi à la cuisine roulante; or, en même temps que la voiture où j'étais arrivait à hauteur de la popote, trois ou quatre automobiles débouchaient en sens contraire, semblant venir de Florenville. Elles contenaient justement les quatre prisonniers : Armand POLEZE, Casimir RZEPECKI, Fernand BLAISE et André PONCELET; dans la première voiture se trouvait en outre un jeune homme que j'avais remarqué une fois en compagnie d'Armand Polèze. Cet individu m'a fait l'effet d'être un traître, car le sous-lieutenant qui commandait le détachement ayant fait descendre tout le monde, l'a prié de lui indiquer, après nous avoir tous confrontés, quel était le prisonnier qu'il avait vu armé. Il désigna André Poncelet comme possédant un revolver ajoutant qu'au moment où il était monté en voiture, il avait encore la gaine à sa ceinture; il souleva alors la veste de A. Poncelet et fut tout surpris de ne plus rien voir. Le sous-lieutenant eut un réflexe, il fit ôter les coussins de la voiture et l'étui en question fut découvert sous l'accoudoir du siège arrière. André Poncelet fut alors atrocement martyrisé : on le coucha à plat ventre sur le capot d'un camion, ses mains furent attachées aux poignées des portières de la cabine et ses jambes aux extrémités du pare-choc, et pendant plus d'un quart d'heure au minimum, quatre soldats s'acharnèrent à le frapper avec des triques; le sous-lieutenant rythmait la cadence des coups. A la fin du supplice, ce qui restait des baguettes était tout rouge de sang et tout autour de l'avant du camion, il y avait des lambeaux d'étoffe, débris du pantalon et de la chemise de Poncelet, également sanguinolents. Les Allemands coupèrent les liens et A. Poncelet tomba à terre sans connaissance, il y avait déjà longtemps d'ailleurs qu'il l'avait perdue. Les soldats chargèrent alors sans façon le presque-cadavre dans une

voiture et reprirent, après dîner la direction du Paquis de Frappant. Lorsque plus tard je fus moi-même reconduit au Fortin, j'y trouvai les quatre jeunes gens de Buchy étendus le visage contre terre, dans une tranchée, les mains liées derrière le dos avec des fils de fer barbelés que les Allemands avaient arrachés aux vestiges des défenses accessoires qui entouraient le fortin. Ils étaient isolés des autres prisonniers, simplement gardés à vue, des douaniers pris en service et des habitants de maisons forestières. Je ne vis dans aucun groupe le jeune homme qui avait dénoncé A. Poncelet. Il paraissait libre d'ailleurs; ainsi pendant la séance de torture, il était allé allumer une cigarette au foyer de la roulotte et personne ne semblait prêter attention à ses faits et gestes; je n'eus pas le même privilège, car au moment de sortir de la voiture ainsi que m'y invitait le sous-lieutenant, celui-ci pensant que je faisais des manières, vint m'aider en me tirant par les moustaches; ayant été entravé en effet quelques minutes auparavant au moyen d'une corde à linge, arrachée dans le jardin de la Maison Busch, je n'avais qu'une très petite liberté de mouvements, et en dépit de mes efforts, je n'arrivais pas assez vite, au gré de l'Allemand à m'extraire de la voiture amphibie.

Après le repas de mes gardiens, car le passage à la cuisine roulante n'était qu'une escale dans leur mission, je fus conduit à l'hôtel de France à Florenville : je n'avais pas voulu, en effet, révéler mon gîte en dehors du maquis, et le commandant de la Feldgendarmerie de Florenville, présent aux opérations, prétendait que je logeais dans l'établissement cité d'où il m'avait vu sortir plusieurs fois. Je n'ai pas jugé utile de le contredire, mais, évidemment, la confrontation avec le directeur de l'hôtel n'apporta aucun résultat et pour cause, jamais je n'avais mis les pieds chez lui. La voiture reprit donc la direction du Paquis de Frappant. Je subis un nouvel interrogatoire et plus approfondi que les autres : j'ai dû faire mon curriculum vitae; j'ai été assez fantaisiste à cette occasion, surtout pour expliquer dans quelles circonstances j'avais quitté la soutane et amené à prendre la vie errante qui était la mienne. C'est en entrant dans la chambre basse du Fortin que j'ai rencontré Aimé Houlmont, si mal en point que les soldats devaient le traîner pour le faire sortir. Mon interrogatoire fut brusquement

suspendu, juste au moment où les Allemands se disposaient à me faire subir certainement un sort peu enviable : ils m'avaient déjà ôté mon imperméable et mon veston et s'étaient partagé entre eux argent, cigarettes, montre, stylo, porte-mine, canif qu'ils avaient trouvés sur moi; un soldat, probablement myope, m'avait même enlevé mes lunettes. La raison de cette suspension des hostilités était un ordre qui venait d'arriver de me conduire aux Etangs du Banel. C'est là que je vis l'Inspecteur LEDERER (probablement un pseudo) pour la première fois, appelé par le Feldkommandant de Charleville pour instruire cette affaire.

Je fus confondu par la précision des questions de LEDERER qui se plaisait à me montrer qu'il était parfaitement renseigné, probablement pour me convaincre que rien ne servait de biaiser avec lui. J'essaie cependant de gagner du temps, en simulant que je ne saisissais pas exactement le sens de ses demandes, ou bien je pars dans des digressions sans fin dont mon imagination fait tous les frais. Cela ne me réussit pas, car le chef de mes gardes du corps remarque l'énerverement de LEDERER et, pour lui être agréable sans doute, me fait administrer une sérieuse correction par ses hommes. Je perds une première fois connaissance et, quand je reviens à moi, je me retrouve dans la voiture, roulant vers le Château du Banel. On arrête à l'endroit où la route se sépare en deux sous le château auprès d'un groupe d'officiers, parmi lesquels père GRABOWSKI. On me campe devant lui, il se précipite sur moi comme un furieux et m'applique un coup de poing sous le menton avec un air de superbe dédain; ce fut sa façon de prendre contact, puis il se fit raconter les circonstances de ma capture et les conclusions de mes déclarations. Vraisemblablement mécontent, il s'approche à nouveau de moi et passe sa rage à me gifler. Deux de ses officiers s'empressent à l'aider, l'un en soulevant le pan de sa cape qui le gêne pour me frapper, l'autre en m'immobilisant la tête, se servant de mes oreilles comme de poignées. Lorsque c'est fini, LEDERER me somme encore une fois de lui indiquer l'emplacement du maquis, moyennant la vie sauve; un Hauptmann, celui qui paraît commander les troupes à pieds, me présente un plan directeur sur lequel figure le tracé du dispositif d'attaque. Je suis absolument incapable, dis-je, fournir là-dessus le moindre renseignement, puisque lorsque j'ai

eu des contacts avec les maquisards ce fut toujours à l'endroit du rendez-vous. Heureusement pour moi que tous ceux qui se sont mêlés de m'interroger et de noter mes réponses avec tout le sérieux que comportait cet office, n'avaient pas encore remis leur rapport à LEDERER, car toutes les variantes qu'il aurait pu constater à mes récits en comparant les procès-verbaux, ne m'auraient certainement pas servi. LEDERER, à ce moment, ne se serait peut-être pas contenté de me déclarer, ainsi qu'il l'a fait, que je devais m'estimer heureux d'avoir à être encore interrogé par lui sur d'autres points, ne me cachant pas qu'il aurait un vif plaisir à me faire fusiller sur le champ. Après une simple gifle, signal d'un nouveau déchaînement pour mes gardiens, je fus hissé sur la voiture qui partit en direction de Chassepierre, suivie par celles de l'Etat-Major. A la sortie du bois, on me fait descendre et marcher devant GRABOWSKI et ses acolytes qui se mettent à longer la lisière du Banel, vers la Haute Borne, à l'extérieur pendant que quelques hommes armés de mitraillettes suivent une direction parallèle, mais à l'intérieur. Je crois comprendre que les Allemands, ne se fiant plus qu'à eux-mêmes, vont explorer méthodiquement la lisière du bois dans l'espoir d'y trouver quelques indices capables de les orienter vers le maquis et qu'ils m'emmènent uniquement pour leur servir de bouclier au cas où ils se trouveraient face-à-face avec des maquisards décidés.

En fait, si malgré tout telle n'était pas leur intention, les événements les servirent quand même et au bout d'un moment de marche, des hurlements annoncent que la patrouille a trouvé une piste. La veille ou l'avant-veille de ce jour, un habitant de Chassepierre Monsieur Julien LEJEUNE, qui ravitaillait depuis toujours le maquis, avait apporté des pommes de terre et étant assez pressé il les avait laissées sur le sentier qu'il avait l'habitude de prendre, il m'en avait averti et j'avais envoyé Jules Husson (junior), le fils de Georges, les prendre; malheureusement, le sac était en mauvais état et quelques pommes de terre s'en échappèrent; comme le transport s'était effectué le soir, Jules ne put retrouver les pommes de terre; à présent elles jalonnaient le chemin du maquis pour l'ennemi. GRABOWSKI appela un des groupes de F.M. placés en

surveillance dans les champs, face à la lisière, et ce fut la ruée dans le sentier. On me fit avancer de nouveau en tête, escorté de deux hommes pourvus de F.M. et tenu en laisse par derrière par le Feldwebel de gendarmerie. Arrivée sur le chemin dit "chemin de ronde", la trace du sentier s'efface, elle ne reprend qu'au-delà d'une petite clairière et l'entrée du sentier était dissimulée par des branchages disposés intentionnellement; le groupe marqua un temps d'arrêt, ne sachant plus quelle direction prendre, mais l'hésitation fut de courte durée, car plusieurs rafales d'armes automatiques et des hurlements de triomphe apprenaient que cette fois le P.C. était découvert. Pendant que nous longions le bois voici ce qui s'était passé : la compagnie d'infanterie qui stationnait au Château du Banel avait été déployée en tirailleur et avait progressé presque au coude-à-coude, en ratissant la portion de bois comprise entre le chemin qui part de la maison du cantonnier et aboutit sur la route Bouillon-Florenville, en passant par la Haute Borne et la route de Matton à Chassepierre. Elle venait d'arriver sur la "cagna" de Georges et avant d'y pénétrer, l'arrosait copieusement de projectiles. LEDERER fit hâter l'allure et un instant après, il commençait à fouiller l'abri de Georges. Le soir commençait à venir il dut allumer une lampe à carbure, la nôtre, pour poursuivre ses investigations. J'assistais au pillage, lié devant la porte à un bâiliveau. GRABOWSKI participa au sac sans aucune vergogne. Les provisions étaient assez importantes : il commença à remplir ses poches avec du tabac et des cigarettes; quand il ne put plus rien y introduire, il avisa les bottes de Jacqueline Ezannic et y entassa pêle-mêle, lard, sucre, beurre, tabac, cartouches de chasse et comme cet emballage ne suffisait pas encore, il appela son ordonnance et fourra les poches de ce dernier de tout ce qui lui tombait sous la main. LEDERER s'est contenté d'enlever tous les documents écrits qu'il a pu trouver et en particulier une sorte de fichier sur lequel il avait l'air de fonder les plus grands espoirs. Avant de quitter la cabane, GRABOWSKI fit détruire par ses hommes quelques fusils de chasse qu'il lui sembla inutile de faire emporter, les postes téléphoniques, les piles du poste de radio et le mobilier; il disposa quelques soldats en surveillance, ceux qui ont dû incendier l'abri en se retirant probablement.

En arrivant sur le chemin de ronde, je vis, venant de la direction de Haute-Borne, un groupe de nouveaux prisonniers; c'était quatre aviateurs américains en subsistance au maquis en attendant qu'on puisse soit les rapatrier soit les faire héberger ailleurs, puis Jacqueline Ezannic et son frère, Pierre, que les Allemands avaient contraint de traîner, en le tirant par les pieds, le cadavre de Jules Husson tué une demi-heure auparavant en lisière du Banel. A cette occasion les Allemands nous malmenèrent encore assez sérieusement; ce furent les Américains qui bien, que portant ostensiblement par dessus leurs vêtements leurs plaques d'identité, eurent la primeur des foudres de GRABOWSKI. Le Herr Oberst avisa un trou rempli d'eau, où les sangliers venaient souvent s'ébrouer; il fit approcher les aviateurs; un feldwebel S.S. les disposa tout autour et les fit mettre à genoux; des soldats vinrent se placer derrière eux et, au signal, les étendirent à coups de pieds dans le dos dans la mare; ils les piétinèrent ensuite, leur enfonçant la tête sous l'eau avec leurs talons. Puis vint notre tour. Pierre Ezannic échappa aux sévices, les Allemands lui firent simplement ôter mes guêtres et me cinglèrent les mollets à coups de badines; cette dernière correction s'ajoutant aux précédentes, eut pour résultat de me faire évanouir à nouveau. Mon gardien, le feldwebel, me rappela sans ménagement à la réalité en me remettant sur mes jambes et en me soutenant tant bien que mal pour que je puisse suivre le convoi qui se reformait. On regagna de là la "Barrière de Chasse-pierre"; Pierre Ezannic qui tout-à-l'heure avait eu le privilège d'éviter les coups, ne fut pas épargné durant le trajet; on lui fit abandonner le cadavre de Jules Husson à la sortie du bois; mais un soldat s'avisa alors de cueillir une trique et ne cessa d'en frapper Pierre à espaces réguliers jusqu'à l'arrivée sur la grand'route. Pendant un certain temps, un soldat prit plaisir à me faire des croche-pieds en me reprochant d'avoir bu trop de schnaps; puis il me laissa tranquille quand il vit que le feldwebel voulait poursuivre mon interrogatoire tout en marchant. J'arrivais à grand'peine à me tenir debout, je n'étais donc pas en état de lui répondre; je lui dis donc, dans l'espoir de l'amadouer, que je n'avais pas assez l'esprit à moi pour pouvoir lui donner des

renseignements exacts et que demain, où après avoir pu me reposer un peu, je lui dirais tout ce qu'il désirait savoir. Ce n'est ni tout-à-l'heure ni plus tard que je veux savoir, mais maintenant, d'ailleurs demain ce sera Mr LEDERER qui se chargera de vous à la Gestapo et il est préférable pour vous de passer par moi. Je ne savais plus quoi dire pour éviter d'être remis encore sur la sellette. A tout hasard je lui dis que cela me répugnait de parler devant mes compagnons. Il me prit donc à l'écart, me conduisit près du café, fit apporter une bouteille de limonade, en but la moitié et me fit ingurgiter le reste, tenant lui-même la bouteille puisque j'avais les mains liées derrière le dos. Ensuite il me conduisit sur les marches de la maison Jules Husson, me dit de m'asseoir, s'assit lui-même et ainsi installé, me répéta son invitation : "Parlez". Je me demandais avec détresse quelle nouvelle fable j'allais encore être obligé d'inventer et quelles en seraient les conséquences pour moi; par bonheur on vint me chercher pour monter en voiture et repartir au Château du Banel. La nuit était complètement venue, le chauffeur s'égara dans les bois car au lieu de prendre la route directe, il se dirigea vers la hauteur St Jean. Ce n'est qu'après des allées et venues qu'on atteignit le but. Comme il fallait pour gagner l'endroit où on nous attendait, contourner le château, je pus voir, au passage, les corps des jeunes gens de Buchy étendus sur le côté gauche de la route et Aimé Houlmont seul, couché sur l'autre accotement, à mi-chemin environ entre la patte d'oie (bacs à cresson) et le rond point à hauteur de l'emplacement des tombes actuelles. C'est sur ce rond-point que notre voiture stoppa; j'en fus retiré et poussé vers une autre automobile entourée de soldats qui manifestaient une joie bruyante. Sur cette voiture, en travers du capot, était étendu le cadavre de Georges. Une balle l'avait frappé sous le maxillaire droit et était ressortie par la nuque, au niveau de l'oreille, faisant une plaie plus grande dans toutes les dimensions que l'oreille elle-même.

Georges ayant toujours dit qu'il ne tomberait jamais vivant aux mains de l'ennemi, on pouvait supposer qu'il s'était suicidé avec son revolver quand il s'est vu acculé; l'aspect de la blessure favorisait même cette opinion. Il était aussi le seul à posséder son arme au moment où, chassés par les soldats qui remontaient vers la lisière belge du Banel, les maquisards avaient décidé de

se séparer pour tenter d'échapper plus facilement à la bataille. En quittant ses compagnons, Georges leur avait conseillé de grimper dans un arbre touffu et de s'y dissimuler de leur mieux; or, d'après ce que je pouvais saisir du récit des Allemands et de leur mimique, je voyais que Georges avait été vu par eux entraîné de monter dans un arbre; quant à savoir de quelle arme était parti le coup mortel, je n'y pus arriver; l'hypothèse d'une balle tirée du sol n'était pas non plus écartée par l'aspect de la blessure.

Le délire des Allemands était expliqué par une erreur de leur part: ils se figuraient avoir tué Henri VIN; après avoir tué un autre individu, Husson, qui pouvait très bien être Georges, puisqu'il portait le même nom, un troisième terroriste, Delcourt, était pris, le tableau de chasse n'était donc pas mal. LEDERER qui arrivait derrière moi, refréna la joie et, je crois, causa une certaine déception. Il leur fit remarquer que ce cadavre ne pouvait être celui de VIN, lequel était un jeune homme d'une vingtaine d'années, ayant une chevelure brune, longue, avec des boucles et toujours en désordre; or l'homme qu'ils avaient tué avait au moins 45 ans, commençant à être atteint de calvitie. LEDERER me demande d'identifier le corps. Je n'ai pas estimé qu'il y avait lieu de nier connaître cet homme, le fils lui-même étant mort; j'ai donc dit que c'était celui qui se faisait appeler Georges. Ce fut pour moi l'occasion de constater que les Allemands possédaient déjà à ce moment le signalement de Henri VIN et qu'ils estimaient sa capture, mort ou vif, plus même que celle de Georges. Ce qui explique la méprise des soldats en face du cadavre de Georges c'est qu'ils avaient découvert sur lui une carte de cheminot de la S.N.C.F. au nom de Henri VIN, mais dont le signalement et la photographie étaient ceux de Georges.

Aussitôt la reconnaissance faite, on me fit remonter en voiture; au moment où elle démarrait, j'ai vu les soldats qui manipulaient le corps de Georges; je n'ai pu me rendre compte de ce qu'ils faisaient exactement, mais d'après leurs gestes saccadés, je pouvais penser qu'ils achevaient de débarrasser Georges de ses vêtements (il était presque nu en effet quand je l'ai vu) ou bien qu'ils essayaient de l'introduire dans un sac, cette supposition peut se justifier par le fait que les Allemands étaient allés demander un grand sac à la maison Lagrange et qu'ils ont répondu, quand

on leur a objecté qu'il n'en existait qu'en mauvais état, que cela n'avait pas d'importance vu le but auquel ils le destinaient. C'est également en quittant ces lieux que j'ai entendu plusieurs rafales de mitraillettes qui m'ont fait croire qu'on donnait le coup de grâce aux victimes.

Du Banel je fus amené au Paquis de Frappant; là attendait la voiture de la feldgendarmerie de Charleville, je fus transféré de l'un à l'autre après qu'un gendarme eut remplacé mes entraves de corde par des menottes à crêmaillière et que pour être bien sûr que je ne pourrais tenter aucune résistance, il eut en plus immobilisé mes mains dans le sens vertical en me rattachant les poignets au cou par une corde qui passait entre mes jambes. Mes gardiens allèrent, après un voyage sans incident, m'enfermer à la prison de Charleville pour yachever la nuit et le lendemain je fus ramené à la Caserne Fabert....

2. Marguerite Van Bever (1)

"Mes parents ont été arrêtés le 10 juin 1944. J'étais absente ce jour-là. Je me suis alors réfugiée au Banel, plus exactement dans "le bois de Buchy. Je m'y trouvais avec Poncelet et Blaise, deux Belges ainsi qu'avec Polese et Rzepcky. Ces quatre jeunes gens avaient été hébergés chez moi antérieurement.

"Le jour de l'attaque du bois, nous sommes partis en direction du bois du petit Banel de façon à pouvoir nous réfugier dans les environs de (?). Nous pensions que l'attaque venait du côté belge. "Comme en cours de route nous nous sommes rendus compte que nous étions démasqués par les Allemands, nous sommes partis sans but en direction du nord et tous les cinq nous avons été arrêtés dans les bois du petit Banel. C'est à cet endroit que pendant des heures, nous nous étions cachés dans des ravins protégés par des taillis.

(1) Doc. Aud. Mil. IV. sous-farde XI/4. Pièce n° 4. Audition du 31 mai 1950.

"A 15 h 25 nous avons été aperçus par des soldats de patrouille, "immédiatement encerclés et arrêtés. Ces soldats nous ont reconduits à l'endroit d'où ils venaient. Près de Mersinhat, plus exactement à la maison Albrecht, nous avons rencontré Marcel Renauld "attaché à un arbre et André Lejeune, mort, à quelques mètres de "lui. Nous avons été introduits dans la maison Albrecht où le premier interrogatoire a commencé. A la maison Albrecht, se trouvaient "trois Allemands haut gradé.

"Après ces interrogatoires, j'ai été conduite seule au poste de douanes de Chassepierre où se trouvait alors Renauld qui y avait été transféré pendant nos interrogatoires. Là, j'ai été confrontée "avec Renauld.

"Du poste des douanes, nous sommes partis à Florenville..."

3. Henri Gérard (1)

"Le 18 juin 1944, revenant du château du Banel, après une course, "vers 8 h du matin, j'ai été arrêté par les Allemands au Beau Ban. "J'étais avec mon fils, âgé à l'époque de 10 ans.

"J'ai été questionné sur ce que j'étais venu faire. Je me suis expliqué. Puis j'ai été séparé de mon gamin qu'on a chassé à coups "de baguettes, puis j'ai été embarqué dans une voiture et conduit "au moulin Collin, près de Matton. Là, j'ai été questionné par "des officiers, fouillé, bousculé. Je n'ai pas été frappé.

"Vers 17 h 30, j'ai été amené à Paquis de Frappant. Derrière le "Paquis, j'ai vu : Houlmont, Blaise, Polese, Rcepcky, Poncelet, "l'abbé Fontaine, le garde Lejeune, Nepper et les douaniers français. Sauf Houlmont, ces hommes étaient dans la tranchée avec "les mains au-dessus de la tête. Quant à Houlmont, il sortait du "fortin à mon arrivée, avec l'Allemand qui venait de le martyriser "car il avait la figure tuméfiée.

"Les Allemands ont fait agenouiller Houlmont, lui ont lié les mains "derrière le dos et donné un coup de pied. Les autres ont eu aussi "les mains liées derrière le dos avec du gros fil de fer.

"Vers 20 h 30, les Allemands ont embarqué Houlmont, Blaise, Polese, "Rcepcky, Poncelet et Fontaine.

"A 23 h, j'ai vu embarquer Nepper, Lejeune et les douaniers tan-dis qu'on me libérait..."

4. Narcisse Nepper (1)

"J'étais en relation avec le maquis du Banel, principalement avec "les quatre hommes qui étaient dans la cabane au lieu-dit Buchy. "(Polese, Rcepcky, Blaise et Poncelet). J'ai été arrêté à mon domicile vers 6 h du matin par des Allemands (des SS en noir et des membres de la Wehrmacht, en gris). Ils m'ont dit de m'avancer jusqu'à ce qu'on me dise d'arrêter. Au Paquis de Frappant, j'ai été amené devant un officier qui m'a demandé depuis combien de temps j'habitais le bois, ajoutant que je devais connaître l'existence d'un maquis dans les environs. Ne voulant pas répondre, j'avais dit : "Je ne sais rien, monsieur". "Ce n'est pas monsieur, c'est major qu'il faut dire. Puisque vous ne voulez pas répondre, vous le direz tout à l'heure à coups de bâtons."

"J'ai été amené au fortin du Paquis de Frappant où j'ai revu les quatre hommes du maquis de Buchy qu'on avait mis dans les fossés. J'ai été battu par quatre soldats allemands munis de baguettes fraîchement coupées dans le bois. On avait enlevé ma veste. J'ai été ainsi frappé pendant une dizaine de minutes. Je n'ai pas saigné et j'ai pu le supporter sans perdre connaissance.

"Un moment après mon arrivée, les Allemands ont amené monsieur Lejeune père et il a été battu comme moi mais on l'a fait repasser trois fois à la bastonnade. Il s'est évanoui sous les coups et on l'a pris et traîné contre le mur où il s'est affaissé.

"Au bout d'un moment, j'ai remarqué la présence d'une autre victime que j'ai su par la suite être Aimé Houlmont, de Pin-Izel. J'ai vu qu'il était battu alors qu'il était couché par terre sans que je puisse donner de détails, devant rester moi-même étendu sur le sol.

"J'ai vu les Allemands lier les mains sur le dos aux quatre hommes de Buchy. Pour ce faire les Allemands ont employé du gros fil de fer de clôture et serré fortement..."

(1) Doc. Aud. Milit. IV. sous-farnde XI/3. Pièce n° 25. Audition.

5. Jacqueline Ezannic (1)

"Ayant été arrêtée au maquis du Banel, j'ai été maltraitée à coups de poing, de pied, de crosse de fusil par les soldats; j'ai été giflée par le Feldkommandant de Charleville, le colonel GRABOWSKI. "Les Allemands ont feint de ne pas croire que j'étais une femme mais ne m'ont quand même pas déshabillée. J'ai été, dès l'arrestation, séparée des quatre aviateurs américains (notamment du Lt WHITE et du Sgt BROWN) et j'ignore quels traitements ils ont subi. "Près du château du Banel, non loin de la maison du cantonnier LAGRANGE, les Allemands m'ont conduite devant quatre hommes arrêtés au Buchy (Polese, Blaise, Poncelet et Rcepcky) afin de les identifier. Ils avaient les mains et les pieds liés sauvagement avec du gros fil de fer et les chairs ressortaient en bourrelets. "Ils étaient tournés face contre terre. Il était visible qu'ils avaient été battus tant ils étaient ensanglantés et avaient les vêtements déchiquetés. Ils étaient en train de mourir. Les Allemands les ont retournés à coups de bottes. J'ai nié les reconnaître. Quant à HOULMONT Aimé, je ne l'ai plus vu. Ayant été jetée par terre, je n'ai plus rien vu d'autre. Au bout d'une demi-heure, j'ai vu que des Allemands relevaient les victimes et les traînaient à l'entrée du taillis. Quelques instants plus tard, j'ai entendu cinq coups de revolver et j'ai supposé que les Allemands achevaient les victimes. Je n'ai pas vu enterrer les cadavres, ayant été emmenée à Sedan. Je dois vous signaler aussi que mon frère, arrêté en même temps que moi, a subi les mêmes brutalités.."

6. Jean Cazes (2)

"Attaque du maquis du Banel. 18 juin 1944.

"Maquis : 1ère cagna : Georges A3 Chef; Jacqueline A74; Jules fils de A3. 2ème cagna : 4 Américains; Pierre, frère de A74 et A44/1. "D'autres cagnas sont encore dans le secteur "Buchy" mais j'ignore le nom des occupants.

"Journée du dimanche 18 juin 1944

"Lever à la 2ème cagna vers 8 h. Nous entendons tirer des coups de fusils. J'en fais la réflexion à Pierre qui répond : "Ce sont certainement les Boches qui chassent."

(1) Doc. Aud. Milit. sous-farde XI/3. Pièce n° 14 - Audition du 3 mai 1947

(2) Doc. Aud. Milit. sous-farde XI. Pièce n° 6. Mémoire de A 44/1

"Vers 9 h, nous partons à la 1ère cagna d'où nous devons partir pour le rendez-vous aux étangs du Banel vers 10 h 30. Nous arrivons à la première cagna où le chef nous distribue des armes (nous devons fournir un groupe armé pour protéger le déchargement des camions). Voici la composition de l'équipe partante : Jules avec une mitrailleuse; un Américain, un fusil de chasse; un Américain, quatre grenades; Pierre, un mousqueton; moi, un revolver.

"Après cela, le chef nous donne ses dernières instructions notamment à moi qui devais partir à Matton porter un pli. Nous partons, nous ne voyons rien jusqu'aux étangs. De ce fait, nous en revenons à notre première hypothèse : ce sont des Boches qui chassent. Avant de partir pour Matton, je me suis démunie de mon arme en disant aux camarades : "Si je tombe sur une patrouille, sans armes, j'aurai des chances de m'en tirer".

"Sorti du bois, la mitrailleuse boche crétète, je continue et devant les étangs, je vois les traces d'un camion ayant tourné. A quelques mètres de là, nouvelles traces. J'avance avec plus de précautions toujours pour aller à Matton. J'arrive au premier tournant et de là j'aperçois l'ancien fortin de la ligne Maginot. Les Allemands sont dans ce fortin et, dès qu'ils me voient, commencent à tirer avec violence. A ce moment-là, je n'ai plus qu'un souci : celui d'aller prévenir mes camarades du danger que nous courons et de faire disparaître le pli dont je suis porteur. Je retourne donc à l'endroit où je les ai laissés et les avertis. A peine suis-je arrivé que cinq Allemands surgissent d'un fourré. Nous nous dispersons dans les taillis mais, tout en essayant d'avaler la lettre compromettante. Enfin, ça y est, elle est descendue; maintenant si les Boches me prennent, ils n'auront pas les autres de Matton. Je cours un certain temps, seul. Ensuite, je retrouve Jules et nous décidons de rester ensemble. Nous avions convenu, en cas d'alerte, de nous rendre au lieu "de Gaulle palace" (endroit baptisé ainsi par nous). Nous nous y rendons; quand au bout de quelques dix minutes (j'étais d'un côté du chemin et Jules de l'autre), des coups de feu éclatent tout près. Nous nous précipitons. Me revoilà seul. Après quelques minutes de course à travers les taillis, j'avise un arbre et je grimpe. Les Allemands tirent toujours. Devant, derrière, à gauche, à droite, sans doute pour faire peur et faire sortir.

"Voici, à mon avis quel a été leur plan d'attaque. Ils disposaient "d'une quarantaine de camions d'hommes, des petits camions, des "auto-chenilles, des voitures radio. Ils étaient postés, bien camou-
"flés, à tous les croisements des chemins et sentiers forestiers.
"Des hommes cernaient le bois et de plus avaient établi trois lignes
"de défense dans les champs bordant la forêt.

"Cette première phase de leur attaque terminée, ils se regroupent
"sur les chemins et commencent une battue par secteur.

"Je les entends crier ou plutôt beugler; ils avancent en ligne.
"Les voix se rapprochent et, du haut de mon perchoir, j'aperçois
"un Boche porteur d'une mitrailleuse, passer au pied de l'arbre.
"Mon cœur battait à se rompre. Ils passent et ne lèvent pas la
"tête. Je suis sauvé pour l'instant. Ils s'éloignent toujours ti-
"rant et criant. Je n'ai pas de montre; je ne puis dire combien
de temps je suis resté sur cet arbre.

"Tard dans l'après-midi, je me décide à quitter mon perchoir et
"à aller me rendre compte près de la route de Matton de ce qui
"se passe. Avec d'infinites précautions, je descends, l'oreille
"tendue et je pars en direction de cette route. Je marche doucement,
"évitant de faire craquer les branches mortes. J'arrive enfin à
"mon poste d'observation. Je monte de nouveau dans un arbre et
"j'attends. Les Allemands tirent toujours mais leur tir à l'air
"de se concentrer dans un seul secteur : Mersinhat.

"La nuit commence à tomber. Une auto descend du Banel et va vers
"Matton. Quelques minutes après, elle remonte puis redescend puis
"remonte avec cette fois une voiture découverte et une moto. Les
"coups de feu diminuent. La nuit est venue. J'entends les camions
"se mettre en marche : il peut être 11 h du soir. J'aperçois des
"lueurs, ce sont les phares. Ils repartent; mais au bruit que font
"des camions, je devine qu'ils traînent derrière eux les petits
"camions. Je suis sauvé mais une vive inquiétude m'enveloppe. Où
"sont mes camarades ?"

7. Marcel RENAUD

Pendant son séjour

Le vendredi 16 juin, - - - - - nous avons décidé
d'aller coucher chez Madame Michel habitant la barrière de Chasse-

pierre. Nous y avons logé cette nuit là, mais la nuit suivante, nous sommes rentrés au Banel et le dimanche 18 juin, nous avons été pris au piège.

Monsieur Lejeune venait de se faire prendre par les Allemands, mon camarade André et moi nous sommes partis à travers bois dans l'espoir de gagner la sortie et trouver un abri sûr. C'est en vain que, par quatre fois, nous avons essayé de nous échapper, le bois était entièrement cerné. Nous avions la ferme résolution de rejoindre pour combattre. Nous avons tenté d'aller prévenir nos camarades qui étaient cantonnés dans le bois mais nous nous sommes perdus.

Il était environ 8 heures du matin; étant essoufflés, nous avons pris un peu de repos et avons décidé de gagner en direction de Fontenoille. Nous supposions être en lieu sûr, nous étions côté à côté, c'est alors que mon camarade André saute et crie :

"Cache-toi vite voilà deux boches"; moi je n'avais rien vu et ne voulais rien croire. Nous avons alors décidé d'avancer à nouveau, nous avons fait une trentaine de mètres en rampant et de suite nous avons aperçu l'ennemi qui était posté le long du chemin de Mersinhat au moulin Collin. Il était environ 9 heures du matin, nous étions à 20 ou 25 m des gardes qui étaient postés dans un petit creux; voyant que l'affaire devenait mauvaise, que l'on tirait de plus en plus et n'y tenant plus, j'ai voulu partir pour regagner l'intérieur du bois et grimper sur un arbre, j'ai rampé 30 ou 40 mètres pensant que mon camarade me suivait; m'étant retourné et ne voyant personne, André s'était dirigé sur la gauche, j'ai rejoint André et c'est à ce moment là que l'ennemi s'est jeté sur nous. Une vingtaine de soldats étaient là; ils nous ont fouillés. J'étais porteur d'une carte renseignant les chemins de fer et les chemins des forêts. Nous avons demandé à comparaître devant un officier et c'est à Mersinhat que nous avons subi un interrogatoire très sévère. Mon camarade André était porteur de lettres de sa fiancée; dans ces lettres, certains mots tels que : patrouille et castor, firent très mauvaise impression, ainsi que sa carte d'identité provenant de Bruxelles et déchirée en plusieurs endroits. Questionnés au sujet du maquis, nous n'avons jamais répondu. L'officier qui parlait très bien le français nous a dit qu'ils avaient

déjà fait 50 prisonniers; il espérait en disant cela nous faire parler, mais nous avons bien pensé que c'était une ruse. Nous avons été traités de terroristes et de bandits. Notre interrogatoire terminé, et dépouillés de ce que nous avions, mon camarade et moi avons été liés à un arbre. Chose étonnante, il restait à André son canif attaché à une chaîne qui pendait hors de la poche de son pantalon. Un Allemand le regardait justement au moment où André essayait de changer de position; l'Allemand a cru qu'André voulait s'échapper et a fait de suite son rapport au commandant. Immédiatement 4 hommes sont venus détacher André qui a compris qu'on lui disait qu'il voulait s'échapper et qui a dit que tout cela était faux. Mais ils n'ont eu aucune pitié, ils lui ont rendu toutes ses affaires et l'officier lui a dit : "courez maintenant, puisque vous voulez vous sauver". André s'est alors avancé d'une dizaine de mètres, puis s'est retourné pour voir si je le suivais, mais j'étais toujours attaché à l'arbre.

A ce moment-là les soldats ont tiré une salve et j'ai vu André tomber (1). Aussitôt l'officier s'est approché de moi et m'a dit que c'était un bandit. J'ai répondu avec force : "c'est faux". Je suis encore resté un moment lié et pendant ce temps, 5 autres jeunes gens du maquis sont arrivés également prisonniers; ils ont disparu aussitôt et je n'ai rien pu savoir d'eux.

J'ai été ensuite emmené à la Barrière de Chassepierre où j'ai été dévêtú complètement pour voir si je ne cachais rien; puis, conduit en camion devant l'hôtel Central à Florenville. Là, mr Sainthuille a voulu me donner un verre de bière et un Allemand lui a dit devant moi : "Ce n'est pas la peine demain il sera fusillé". Un autre Allemand lui a dit à mr Sainthuille : "si cela n'avait dépendu que de moi, il aurait été tué avec son camarade".

Le soir, j'ai été conduit en camion à Arlon et le lundi 19 juin, j'ai subi un nouvel interrogatoire. N'ayant plus aucun papier sur moi, je suis parvenu à me faire passer pour un ouvrier qui travail-

(1) Monsieur Maurice LEJEUNE a dressé une petite croix en pierre à l'endroit où son fils André a été abattu.

lait dans le bois et qui n'était pas réfractaire, ayant déjà travaillé en Allemagne et étant revenu par suite de maladie de mère. Ils m'ont cru et cela m'a sauvé."

8. Monsieur Maurice LEJEUNE (1)

Le dimanche, 18 juin 1944, à 7 heures moins dix, alors que j'allais entendre la première messe à Florenville, une auto camouflée et montée par 3 soldats allemands, armés chacun d'une mitrailleuse, a stoppé près de moi à environ 500 m des bâtiments du Banel sur la route vers Florenville. Un soldat est descendu de l'auto et, en me menaçant de son arme m'a fait mettre à califourchon sur le capot. Ils ont ensuite remis l'auto en marche et ont continué vers le Banel. En face du château, ils se sont arrêtés et m'ont demandé : "Où sommes-nous ?

"Au Banel".

Les soldats ont ensuite fait faire demi-tour à l'auto et m'ont conduit jusqu'à la Barrière Buch sur la grand'route Florenville-Carignan; là, ils m'ont fait descendre du capot et m'ont intimé l'ordre de continuer à pied vers le Paquis de Frappant. J'ai marché entre des soldats échelonnés de 15 en 15 m et armés de mitrailleuses et de fusils. Sur mon passage, ils ricanaien et disaient : terroristes, bandits... Pour garder une contenance, j'ai roulé et allumé une cigarette.

A moitié chemin du Paquis de Frappant l'auto m'a rejoint; les occupants m'ont de nouveau fait monter sur le capot et m'ont conduit jusqu'au Paquis de Frappant où se trouvaient déjà 4 douaniers de Tremblois, 2 de Carignan et Narcisse Nepper de la Barrière Buch; ces hommes étaient entourés de gardes et de soldats allemands commandés par un officier d'environ 1 m 80 et qui s'est dit major à Narcisse Nepper. Cet officier m'a demandé :

"Avez-vous des armes" ?

"Non, quand vos soldats m'ont arrêté, j'allais entendre la première messe à Florenville."

"Messe, messe, messe a-t-il répondu".

(1) Témoignage du 27 septembre 1944

On nous a alors alignés sur la route de Mogues en nous défendant de parler. Ensuite, un feldwebel et quelques soldats nous ont conduits près du fortin du Paquis de Frappant. Nepper et moi on nous a fait monter sur la plate-forme de cet abri et on nous l'a fait nettoyer des détritus qui le recouvaient. L'officier, dont il a déjà été question était sur la plate-forme, il a donné des ordres en allemand que je n'ai pas compris au feldgendarme qui se trouvait là, a fait descendre Nepper et l'a suivi. Le feldgendarme était un homme d'environ 1 m 70 très blond, très pâle de figure et dont les yeux sont d'un bleu très clair. J'étais entouré par un feldwebel d'environ 25 ans, 1 m 72 très corpulent, très rouge de figure, aux muscles du cou très développés, coiffé d'un bonnet noir et trois soldats; les quatre armés de chacun un bâton, le feldwebel avait en outre un pistolet de poche dont il tenait constamment la crosse en main. Le feldgendarme s'est approché de moi et m'a demandé :

"Avez-vous vos papiers ?"

"Oui, les voilà, ai-je répondu en lui tendant mon portefeuille".

Il en a tiré ma carte d'identité puis a repris :

"Vous êtes Lejeune, le fermier du Banel, vous savez donc ce qui se passe dans les bois. A votre âge on est sérieux, nous allons vous entendre tout de suite. Si vous dites la vérité vous pourrez retourner immédiatement chez vous, si vous ne la dites pas, on va vous abattre. Nous savons qu'il y a, au Banel, un camp souterrain où l'on travaille depuis trois ans et dans lequel se cachent plusieurs centaines de terroristes. Où est ce camp ?

"On vous a trompés, il n'y a pas de camp".

Attention, je vous accorde une dernière chance, la vérité ou on vous abat. Où est le camp ?

"Je vous dis la vérité, il n'y a pas de camp".

Le feldgendarme m'a ensuite crié très fort :

"Tu vas la dire la vérité, sous les coups de bâtons. Il y a dans le bois du Banel des groupes de 10-12-15 hommes armés qui se déplacent et qui font l'exercice".

"Ce n'est pas vrai".

"Où est le camp, tout de suite ?"

"Il n'y a pas de camp".

"Connais-tu Georges ?"

"Je n'ai jamais entendu parler de Georges ?"

Un coup dans la nuque et un croc en jambes m'ont fait tomber à plat ventre sur le ciment de la plate-forme puis, le feldgendarme et les trois soldats m'ont frappé à toutes volées à coups de bâtons durant un temps qui m'a paru long, ils m'ont ensuite relevé et le feldwebel m'a de nouveau demandé :

"Où est le camp" ?

"Je vous l'ai dit assez de fois, il n'y a pas de camp. Une fois encore, j'ai été jeté à terre et battu à coups de bâtons; quand ils m'ont relevé pour la 3ème fois j'ai perdu connaissance. En sortant de mon évanouissement, j'ai senti un coup de pointe de bâton que l'on me donnait dans les côtes et en m'adressant au feldgendarme j'ai dit :

"J'ai quelque chose à vous dire";

"Ha!"

"Oui, Monsieur, j'ai été comme vous; durant la guerre 14-18, j'étais sous-officier de gendarmerie à l'armée belge; aidé de soldats que j'avais sous mes ordres, j'ai conduit des centaines de prisonniers, jamais je n'ai permis à mes hommes de leur faire du mal; dans les bombardements je faisais mettre les prisonniers à l'abri; j'ai probablement sauvé la vie à bien des vôtres et vous, qu'est-ce que vous faites ?

"Un franc-tireur n'est pas un prisonnier".

"Pardon, vos soldats m'ont arrêté sur la route alors que j'allais, comme tous les dimanches, entendre la première messe à Florenville, c'est mon droit; vous avez mes papiers dans le portefeuille que je vous ai donné, je n'ai rien d'un franc-tireur, un soldat ne fait pas ce que vous faites. Le feldgendarme ne m'a plus répondu, il a appelé un soldat, m'a conduit dans la cave de l'abri où je ne suis resté que quelques minutes; on m'a ensuite mis dans une tranchée à proximité de l'abri. De là, j'ai vu monter Narcisse Nepper sur la plate-forme de l'abri; d'où j'étais, je ne pouvais pas voir ce qui s'y passait. Quand Nepper, de qui j'avais entendu les cris de douleur, est redescendu, il avait la figure défaite, boitait et marchait très péniblement.

Durant le reste de cette journée, ni pendant notre détention, qui a duré jusqu'au 29 août, jour où les Allemands ont libéré tous les détenus de Charleville, nous n'avons plus, ni Nepper ni moi, été victimes d'aucune violence corporelle.

J'affirme que la plupart des gardes et soldats qui ont opéré au Banel, agissaient et croyaient comme des brutes déchaînées. Si c'est nécessaire, je pourrai faire une description du martyre qu'ils ont fait endurer aux cinq hommes qui ont été achevés et enterrés au Banel.

Relation d'un témoin

François Eugène Lagrange (1)

"Le 18 juin 1944, j'étais cantonnier au Banel et j'occupais une maison située non loin du château. Mon attention a été attirée sur le fait qu'il se passait quelque chose d'anormal parce que, dans la matinée, Cotterelle est venu dire à ma femme que les Allemands venaient d'arrêter Lejeune (père) logé au château. Plus tard, deux Allemands sont venus perquisitionner chez moi. Dans le courant de l'après-midi, j'ai vu que les Allemands avaient arrêté 4 à 5 jeunes gens qu'ils ont amenés en voiture. Ils ont sorti ces hommes de la voiture et les ont couchés à tour de rôle par terre puis les ont frappés à tour de bras avec un bâton. Les Allemands frappaient à deux sur chacun des hommes mais je ne pouvais pas bien voir à cause d'une haie. Je n'ai pas entendu de cris. Les victimes avaient les mains liées derrière le dos et le visage tourné vers le sol. Chaque homme a été frappé pendant quelques minutes. Je n'ai plus entendu tirer sur ces hommes et ce n'est que le lendemain que j'ai su que 4 à 5 hommes étaient enterrés près du château".

(1) Né à Florenville le 23 avril 1873

Doc. Audit. Milit. IV - sous-farde XI/3. Pièce n° 19. Audition du 3 mai 1947.